

24 images

24 iMAGES

La maudite galère *Joyeux calvaire de Denys Arcand*

Yves Rousseau

Number 86, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23594ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, Y. (1997). Review of [La maudite galère / *Joyeux calvaire de Denys Arcand*]. *24 images*, (86), 42–42.

Tous droits réservés © 24 images, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA MAUDITE GALÈRE

PAR YVES ROUSSEAU

Le dernier opus de Denys Arcand est une balade, un film déambulatoire dont la figure cinématographique majeure est le travelling d'accompagnement. Car nous accompagnons davantage que nous suivons deux personnages, Marcel (Gaston Lepage) et Joseph (Benoît Brière, étonnant de retenue) dans le circuit balisé de l'errance urbaine.

Marcel est le cicérone, le guide à la fois du spectateur et de son plus jeune et inexpérimenté compagnon Joseph, tout juste débarqué de son Abitibi natale. Au fil des rues, Marcel et Joseph marchent inlassablement, sans but réel, puisque les divers refuges et soupes populaires ne sont que les étapes d'un itinéraire répété à l'infini. Les errants marchent un peu comme la souris trotte dans sa roue, voyageurs immobiles coincés dans un labyrinthe. Cette idée de circuit fermé traverse le film, qui débute et se termine dans le métro, autre figure du labyrinthe. De même, on peut imaginer qu'un des personnages, l'avocat déchu, au bout d'une cuite express, aille s'échouer comme une baleine dans la carcasse éventrée d'une grosse Continental noire qui pourrait être son ancienne voiture.

En plus de marcher, Marcel parle; il cause sans arrêt, déblatère, enseigne, explique, fait les présentations. Son discours raconte deux histoires. Il y a d'abord une leçon de choses permanente sur l'art de la survie à Montréal quand on habite la rue et ensuite une autobiographie fragmentée de Marcel, prétexte à force flash-back.

Dans les deux cas, c'est le personnage de Brière/Joseph qui joue la grande oreille et le fournisseur de questions naïves. Est-il besoin de dire que ce procédé qui offre un relais idéal au spectateur n'est ni nouveau ni très subtil, mais il fonctionne bien grâce à la qualité d'écoute de Joseph, son regard étonné, son air ahuri sans être stupide. C'est d'ailleurs le seul personnage qui écoute, les autres étant soit au bord de l'autisme, soit d'inépuisables verbomoteurs qui ressassent leur histoire avec plus ou moins de confusion.

Le discours de Marcel est clair et précis, il a de la répartie, de l'enthousiasme parfois. Contrairement au cliché, il ne boit

pas d'alcool et son code moral n'est pas tout à fait dissous par la dure vie d'errant. Lorsqu'il raconte son histoire, le procédé est simple: travelling d'accompagnement, Marcel parle, Joseph écoute; on coupe pour se retrouver dans un flash-back. Certaines de ces images



Marcel (Gaston Lepage). Un précis d'initiation à l'errance.

sont redondantes et carrément inutiles, mais d'autres touchent la cible car elles dépassent la simple illustration de ce qui est dit. Je pense entre autres à cette belle scène où deux enfants ramassent du bois dans une chaloupe. Leur avenir de clochard est déjà inscrit dans leurs vêtements, dans leurs gestes qui consistent à ramasser ce dont les autres ne veulent pas pour assurer leur survie.

Un des meilleurs aspects du film est ce précis d'initiation à l'errance où on découvre les trucs pour boire, manger, se réchauffer, se vêtir. Marcel disserte sur les avantages et inconvénients d'avoir un chien quand on vit dans la rue. L'errant est un glaneur, toujours l'œil aux aguets, en quête d'un objet pour faire tourner la microéconomie. Canettes vides contre bouteilles pleines, piécettes contre beignes, foulards et chaussures. À tout moment Marcel tâte, inspecte, récupère, trie.

Arcand fait souvent mouche quand il réussit à inscrire ses personnages dans une topographie signifiante. L'échec de *Love and Human Remains* vient en grande partie d'une conception résolument anonyme de la ville, qui reste un simple décor. *Joyeux calvaire* présente un Montréal en ruines et terrains vagues, cinémas éventrés, lambeaux de quartiers, immeubles borgnes, passants indifférents, rues sinistres, ciel gris qui témoignent de la déchéance bien plus que les discours habituels des intervenants et des spécialistes, qui sont d'ailleurs absents

du film. Cette ville existe et n'est pas très belle à voir, d'autant plus que la mort y est omniprésente. Sur le chemin de Marcel, les cadavres sont monnaie courante. Les errants se pendent, se jettent devant le métro, meurent de froid, de drogue ou d'alcool. On aimerait se dire que c'est de la fiction, ce serait plus rassurant. Mais Arcand n'a pas tourné une aimable comédie satirique qui aurait pu s'appeler *Boudu de Montréal*. Et c'est tant mieux. ■

JOYEUX CALVAIRE

Québec 1996. Ré.: Denys Arcand. Scé.: Claire Richard. Ph.: Guy Dufaux. Mont.: André Daigneault. Mus.: Yves Laferrère. Int.: Gaston Lepage, Benoît Brière, Chantal Baril, Roger Blay, René Richard Cyr, Jean-Claude Germain, Louise Laparé, Claude Larocque, Luc Senay. 90 minutes. Couleur. Prod.: Cinémaginaire. Dist.: Funfilm.